

PAGES D'HISTOIRE --- 1914-1916

9^e Série

HERBERT ADAMS GIBBONS

« La page la plus
noire de l'Histoire
moderne ».

Les Derniers Massacres d'Arménie

LES RESPONSABILITÉS

Traduit de l'Anglais

BERGER - LEVRAULT, LIBRAIRES - ÉDITEURS

PARIS

RUE DES BEAUX-ARTS, 5-7

NANCY

18, RUE DES GLACIS, 18

N^o 92

Prix : 40 centimes

Il a été tiré de ce volume cinquante-cinq exemplaires numérotés à la presse, dont:

5 sur papier du Japon (N^{os} 1 à 5);

50 sur papier de Hollande (N^{os} 6 à 55).

« La page la plus
noire de l'Histoire
moderne ».

LES
**Derniers Massacres
d'Arménie**

LES RESPONSABILITÉS

par

HERBERT ADAMS GIBBONS

Docteur en Philosophie

auteur de

“ La Fondation de l'Empire Ottoman ”

“ La Nouvelle Carte de l'Europe ”

Etc.

Traduit de l'Anglais

AVANT-PROPOS

Et le Seigneur dit à Caïn: « Où est Abel, ton frère? » — Et Caïn répondit: « Je ne sais pas; suis-je donc le gardien de mon frère? »

(GENÈSE, Ch. IV, v. 9.)

La guerre qui a éclaté en août 1914, a progressivement entraîné plusieurs nations, grandes ou petites, qui au début n'y participaient pas. D'autres, pareillement grandes ou petites, cherchent encore à garder une neutralité officielle, mais se sont trouvées engagées dans des controverses diplomatiques avec les deux groupes belligérants.

Sauf l'Amérique du Sud, tous les continents ont envoyé des contingents combattre en Europe. Les destinées de l'Afrique, de l'Asie et de l'Australie sont en jeu; celles de l'hémisphère occidental seront, bien avant la fin de la guerre, influencées par le drame européen dans leur vitalité même. Nous pouvons donc sans exagération dire que cette guerre, provoquée par l'ultimatum

de l'Autriche-Hongrie à la Serbie, est une guerre mondiale. Et, parce qu'ils sont encore au plus fort de l'action ou trop émus de sympathies ou d'antipathies, belligérants et spectateurs ne sont ni les uns ni les autres en situation de se former un jugement définitif sur les nombreux problèmes qui provoquent la lutte, pas plus que sur les divers sujets de controverses qui ont surgi comme conséquences du conflit, soit entre belligérants, soit entre belligérants et neutres.

Devons-nous cependant garder cette attitude d'attente, au point de suspendre tout jugement sur tous les événements survenus depuis août 1914 jusqu'à cette fin d'année?

Les hommes, au fond de leur cœur, ne sont pas indifférents ni sourds aux appels des innocentes victimes et des désespérés. S'il en était ainsi, nous aurions vraiment toute raison de croire qu'il ne reste plus rien de nos vingt siècles de civilisation chrétienne. Que certains effets soient discutables et certains événements obscurs, que certaines accusations et contre-accusations ne puissent être précisées, soit. Mais il en est d'autres qui peuvent l'être d'ores et déjà.

Tel est le cas pour les massacres des Arméniens de Turquie. Le forfait est bien nettement prouvé; les responsabilités peuvent être, aujourd'hui même, définitivement établies; un appel peut être fait à l'humanité en faveur de ce qui reste encore de la race arménienne dans l'Empire Ottoman.

Je juge donc utile et indispensable, puisqu'aucun soupçon d'intérêt politique ne peut m'atteindre, d'attirer en ce moment l'attention du monde sur des crimes qui constituent la page la plus noire de l'histoire moderne. Je publie les faits et je signale les responsables.

Herbert Adams Gibbons.

Paris, le 1^{er} Décembre 1915.

Dans l'été de 1908, quand les Jeunes-Turcs imposèrent au Sultan Abdul-Hamid le rétablissement de la Constitution qu'il avait accordée et immédiatement supprimée trente ans auparavant, au commencement de son règne, ils eurent bonne presse dans tout le monde civilisé.

Les écrivains de tous pays applaudirent à leur entreprise et dépeignirent en termes enflammés le brillant avenir de l'Empire Ottoman sous un régime de Liberté, d'Égalité et de Fraternité. Le bon vouloir de l'Europe et de l'Amérique, et même leurs encouragements positifs furent assurés de toute manière aux réformateurs. Les Puissances, tout particulièrement la Grande Bretagne et la France, aidèrent à l'installation du nouveau Régime en prêtant de l'argent et en envoyant des Conseillers compétents, soit pour les finances, soit pour la marine, — les deux départements les plus négligés du Gouvernement turc.

Il suffit, pour vérifier l'exacritude de cette affirmation, de relire les journaux européens d'a-

lors. Ayant été moi-même au nombre des écrivains de la presse européenne et américaine qui s'occupèrent des affaires de Turquie, je puis déclarer en conscience que, durant les premières années si difficiles (et si décevantes surtout!) du Régime constitutionnel, notre confiance dans les Jeunes-Turcs était inébranlable. Parfaitement convaincus comme nous l'étions tous que la fin justifierait les moyens, tous sans exception, je le crains, nous avons péché contre nos propres convictions par *Suppressio veri*, sinon par *Suggestio falsi*.

La diplomatie occidentale se montrait aussi favorable aux Jeunes-Turcs que la Presse. Plusieurs des Grands Vizirs qui, depuis, se sont succédé, me l'ont assuré: ce fut la loyale coopération de Londres et de Paris, avec la bonne volonté que l'on mit à s'abstenir de toute critique et à passer sur bien des choses, qui permirent de maintenir la nouvelle Constitution, malgré toutes les difficultés rencontrées dans le premier hiver et malgré les orageuses journées de la contre-révolution tentée par Abdul-Hamid.

J'eus la chance d'aller en Turquie dans les premiers mois du nouveau Régime et de séjourner à Constantinople et en Asie-Mineure jusqu'à la fin de la désastreuse guerre avec les Etats Balkaniques. De 1908 à 1913, j'eus de nombreuses occasions de voyager en Turquie d'Europe et d'Asie, de connaître les hommes qui dirigeaient les destinées de l'Empire Ottoman et d'être té-

moin des événements qui, en cinq années, changèrent les espérances de régénération en prévisions, hélas ! trop claires, de ruine. A Smyrne, à Constantinople, à Beyrouth, je pris part aux fêtes organisées pour célébrer l'avènement du nouveau Régime et j'assistai à l'apparente réconciliation entre Musulmans, Chrétiens et Juifs. Les prêtres chrétiens et les ulémas musulmans s'embrassaient dans les rues et étaient promenés à travers la ville dans la même voiture, comme en un cortège triomphal.

Je fus surtout en situation d'avoir, dès le début, d'étroites relations avec les Arméniens de Turquie et de pénétrer leurs sentiments envers les Jeunes-Turcs et le nouveau Régime. J'étais en avril 1909 à Adana où leur enthousiaste loyalisme fut récompensé par le massacre de 30.000 des leurs, tant en Cilicie qu'en Syrie septentrionale. J'ai pu observer l'attitude de ces Arméniens d'Adana avant le massacre. Leur sang fut versé sous mes yeux. Je me suis encore trouvé au milieu de leurs compatriotes en différentes localités lorsque la fureur des tueries se fut calmée.

J'écris à contre cœur ce préambule à la première personne; mais je crois la chose nécessaire afin de détruire d'avance toute objection qui pourrait être faite à mes déclarations et pour qu'on ne vienne pas dire que « je ne connais pas bien la question »; ou qu'« il est impossible à quiconque n'y a pas assisté, de se former un jugement sur les événements ». Je l'ai, en effet, in-

variablement constaté: toutes les fois que vous parlez à un Turc ou à ses amis de la question arménienne, ils vous nient formellement les faits et récusent votre compétence et votre jugement. Il est donc utile que j'établisse tout d'abord que les faits avancés le sont avec pleine certitude pour moi de leur authenticité, et que mon jugement est ici le fruit de six années d'études et d'observations faites de très près.

I

EN AVRIL 1915, LE GOUVERNEMENT OTTOMAN A COMMENCÉ A METTRE A EXÉCUTION UN PLAN SYSTÉMATIQUE, SOIGNEUSEMENT PRÉPARÉ, POUR EXTERMINER LA RACE ARMÉNIENNE.

EN SIX MOIS, PRÈS D'UN MILLION D'ARMÉNIENS ONT ÉTÉ MASSACRÉS.

LE NOMBRE DES VICTIMES ET LES MOYENS EMPLOYÉS POUR LEUR DESTRUCTION N'ONT PAS DE PRÉCÉDENT DANS L'HISTOIRE MODERNE.

Dans l'automne de 1914, les Turcs commencèrent à mobiliser pour la guerre les chrétiens aussi bien que les musulmans. Pendant six mois dans toutes les provinces, ils appelèrent les Arméniens sous les armes. Des exemptions furent acceptées moyennant paiement. Quelques semaines après, il est vrai, nul cas n'était fait des certificats d'exemptions ainsi obtenus, et leurs détenteurs étaient quand même enrôlés. Les plus jeunes classes d'Arméniens, provenant de régions

peu éloignées de Constantinople, furent placées, comme pendant la guerre des Balkans, dans l'armée active. Les classes plus anciennes et celles recrutées dans les régions plus distantes, étaient affectées aux services des routes, des chemins de fer, et à la construction des fortifications. En quelque point qu'ils aient été appelés et quelle que fût la tâche à eux assignée, les Arméniens firent partout leur devoir et travaillèrent pour la défense de la Turquie. Ils prouvèrent qu'ils étaient braves soldats, bons et intelligents travailleurs.

En avril 1915, des ordres furent envoyés de Constantinople aux autorités locales d'Asie Mineure de prendre toutes précautions jugées utiles pour empêcher *d'avance* toute tentative de rébellion de la part des Arméniens. Pareils ordres firent penser à ces autorités locales que les Arméniens constituaient un grand danger pour le salut de l'Empire et que la défense de l'Etat exigeait impérieusement de recourir aux mesures préventives de la plus rigoureuse sévérité, pour rendre les Arméniens tout à fait inoffensifs.

Dans certaines régions, les fonctionnaires répondirent qu'ils n'avaient rien observé de suspect de la part des Arméniens et rappelèrent au Gouvernement que ces Arméniens n'étaient pas à craindre, vu qu'ils n'avaient pas d'armes et que, de plus, les hommes les plus vigoureux avaient été déjà pris pour l'armée. Il reste à quelques Turcs encore des sentiments de pitié et

de pudeur. Mais la majorité des fonctionnaires répondit avec empressement aux suggestions venues de la capitale; ceux qui ne marchèrent pas furent bien vite remplacés.

Une nouvelle ère de massacres s'ouvrit donc. — Au début, afin que la tâche pût être accomplie avec le moins de risques possible, toute la population virile arménienne qui restait encore dans les villes et dans les villages, était mandée et réunie à l'endroit convenable, généralement hors de la ville; la gendarmerie veillait à ce que chacun répondit exactement à l'ordre d'appel. Personne n'était oublié. Et quand tous les hommes étaient rassemblés, on les égorgeait. Cette manière de procéder était réalisable dans les petites localités; dans les centres plus importants, il n'était pas toujours possible d'exécuter aussi simplement et rapidement les ordres venus de Stamboul. Les Arméniens notables étaient alors assassinés dans la rue ou dans leurs maisons. S'il s'agissait d'une ville de l'intérieur, les hommes étaient envoyés sous escorte dans « une autre ville » et, peu d'heures après, les gardiens revenaient sans leurs prisonniers. Si c'était une ville du littoral, les hommes étaient transportés dans des barques hors du port et conduits à « un autre port »; et les bateaux revenaient bientôt vides de leurs passagers.

Pour écarter toute possibilité de résistance parmi les Arméniens mobilisés pour les travaux du chemin de fer ou des routes, on avait adopté

le système de les diviser en groupes de 300 à 500 et de les faire travailler sur différents points distants de plusieurs kilomètres les uns des autres. Puis des régiments de l'armée régulière turque étaient envoyés « pour étouffer la révolution arménienne » ; ils tombaient à l'improviste sur les travailleurs maniant paisiblement leurs pioches, leurs leviers ou leurs pelles. Les « rebelles » étaient tués à coups de fusil, avant même d'avoir pu se rendre compte de ce qui arrivait. Ceux, en petit nombre, qui essayaient de fuir, étaient poursuivis par les cavaliers qui les fusillaient ou sabraient.

Des télégrammes commencèrent alors à pleuvoir sur Talaat bey à Constantinople, annonçant qu'ici et là et partout, les « soulèvements arméniens » avaient été étouffés ; et le télégraphe, en réponse, félicitait les autorités du succès de leurs promptes mesures.

La presse neutre et le corps diplomatique des Puissances neutres, à Constantinople, avaient bien quelques vagues nouvelles de nouveaux massacres en Arménie. Mais on leur communiquait la correspondance télégraphique du Ministre de l'Intérieur avec les villayets. On leur prouvait ainsi qu'un grand péril venait d'être conjuré. Talaat bey déclarait : « Nous n'avons pas été « cruels. Mais nous reconnaissons avoir été éner-
« giques. Nous sommes en temps de guerre. »

Ainsi débarrassé de la partie virile et valide de la race arménienne, le Gouvernement Turc ne se

sentit pourtant pas sans inquiétude. Les vieillards, les femmes et les enfants constituaient encore un danger pour l'Empire. Il fallait extirper de Turquie toute la malheureuse nation. Mais comment y parvenir de manière à permettre à l'Ambassadeur turc de Washington et à la presse allemande de dire, comme ils l'ont dit et diront encore, que « tous les Arméniens « mis à mort étaient des factieux surpris les « mains rouges de sang, ou en flagrant délit de « trahison, et non pas des femmes et des enfants, comme voudraient le faire croire certains rapports « fabriqués » pour les besoins « de la cause? » Talaat Bey eut un procédé génial, « la déportation ». Nécessité militaire, mesure regrettable, mais très humaine ».

Donc, de mai à octobre, le Gouvernement ottoman poursuivit méthodiquement un plan d'extermination de beaucoup plus infernal que le plus sauvage des massacres. Ordre fut expédié à toutes les provinces de l'Asie Mineure de déporter en Mésopotamie toute la population arménienne. Les prescriptions étaient détaillées, explicites. Aucun hameau ne parut assez insignifiant pour être omis. Des crieurs proclamèrent dans les rues que tout Arménien devait se tenir prêt à partir, à telle heure, pour une destination inconnue. Aucune exception n'était faite ni des vieillards, ni des malades, ni des femmes enceintes. Seuls les riches négociants, les banquiers et les jolies femmes et jeunes filles pouvaient

échapper en se convertissant à l'islamisme. Soit dit à leur honneur: un très petit nombre profitèrent de la concession pour avoir la vie sauve. Les délais accordés variaient entre deux jours et six heures. Ni articles de ménage, ni marchandises, ni animaux, pas même des vêtements ne pouvaient être emportés. Les vivres et effets de couchage étaient limités à ce que chacun pouvait prendre avec soi. Et tous avaient à faire à pied un voyage de trois à huit semaines, sous un soleil brûlant, à travers des vallées desséchées ou des montagnes couvertes de neige.

Quand les déportés traversaient des villages chrétiens, où les ordres de déportation n'étaient pas encore parvenus, il ne leur était pas permis de recevoir des habitants nourriture ou assistance quelconque. Les malades et les vieillards, ainsi que les petits enfants, tombaient le long de la route pour ne plus se relever. — Des femmes, sur le point d'accoucher, étaient obligées, sous la menace des baïonnettes ou du fouet, d'aller de l'avant jusqu'au moment même de leur accouchement, puis elles étaient abandonnées sur la route pour y mourir d'hémorrhagie. Les filles un peu attrayantes étaient prises pour les harems ou bien violées, jour après jour, par leurs gardiens jusqu'à ce qu'une mort miséricordieuse vint les délivrer de ces supplices. Celles qui pouvaient se suicidaient. Des mères, devenues folles, jetaient leurs enfants dans le fleuve pour finir leurs souffrances. Des centaines de milliers

de femmes et d'enfants ont ainsi succombé à la faim, à la soif, à l'horreur, à la honte.

Au début de l'itinéraire, ces pitoyables caravanes diminuaient jour par jour; bientôt c'était heure par heure. La mort devenait vite le plus ardent souhait de tous; car comment l'espoir eût-il pu se soutenir, comment les forces n'auraient-elles pas défailli, même chez les plus résistants, dans ces étapes interminables? Et qui tentait de s'écarter à droite ou à gauche de cette route d'enfer, était aussitôt tué à coup de fusil ou de lance; et qui parvenait à échapper aux gendarmes de l'escorte, avait tout de suite à ses trousses des bandes de Kurdes ou de paysans à cheval.

C'est ainsi qu'on continue à « étouffer la révolution arménienne », là-bas en Asie Mineure. J'achevais d'écrire les lignes qui précèdent, quand apparut chez moi une dame anglaise, que je connais depuis longtemps. Elle arrivait d'Adana, en Cilicie, elle s'y trouvait encore il y a un mois. Son récit est semblable à cent autres. Et des faits identiques me sont confirmés par des témoins américains, anglais, suisses, allemands; toutes les déclarations se corroborent. Cette dame anglaise m'a donc dit: « Les déportations suivent leur cours. De l'intérieur, le long du chemin de fer de Bagdad, ces malheureux sont dirigés par Adana vers leur voyage de mort. On se sert de la voie ferrée partout où elle existe, pour hâter l'œuvre d'extermina-

« tion. Celle-ci ne paraît pas aux bourreaux assez
« prompte là où il n'y a pas de chemin de fer.
« Ah! si seulement ils massacraient tout de suite
« pour en finir, comme aux jours d'Abdul-Ha-
« mid! Je me suis trouvée à la station du chemin
« de fer à Adana, et j'ai vu des femmes tendre
« leurs enfants hors des voitures et pleurer pour
« avoir de l'eau. Ils n'avaient même plus la force
« de manger du pain...; de l'eau seulement! Il y
« avait là une pompe, je me suis mise à genoux
« devant les gendarmes turcs, les suppliant
« de me laisser donner à boire. Mais le train se
« remit en marche et il était déjà loin que j'en-
« tendais encore les cris désespérés. Et ce ne fut
« pas un fait isolé. Presque chaque jour c'était
« la même chose. Lord Bryce n'a-t-il pas parlé
« de huit cent mille victimes? Il doit y en avoir
« un million aujourd'hui. Peut-on concevoir que
« des êtres humains laissent même des animaux
« sauvages mourir de cette mort! »

Après cela, l'Ambassadeur de Turquie à Was-
hington déclare que ce sont là des histoires « *fa-*
briquées », et que ni femmes, ni enfants n'ont
été tués!

II

LA RACE ARMÉNIENNE N'A JAMAIS ÉTÉ ET N'EST PAS
UNE MENACE POUR LA SÉCURITÉ DE LA TURQUIE.
ELLE NE MÉRITE EN RIEN L'ACCUSATION DE DÉ-
LOYAUTÉ PORTÉE CONTRE ELLE POUR JUSTIFIER
LE MASSACRE ET LA DÉPORTATION.

Commentant le rapport que le Comité américain a publié sur les atrocités commises en Arménie, Djélal Munif Bey, Consul Général de Turquie à New-York, a dit: « Quelque déplorables
« que soient ces terribles événements, nous ne
« pouvons dire en dernière analyse qu'un mot:
« c'est que les Arméniens n'ont à s'en prendre
« qu'à eux-mêmes et qu'ils sont seuls à blâmer. »

Djélal Munif Bey a ajouté: « Les Arméniens
« ont fomenté une révolution et n'ont été mis à
« mort par les soldats turcs qu'après avoir été
« surpris en armes et le sang aux mains, en ré-
« bellion contre l'autorité et la loi. »

Telle est, en Turquie, l'invariable explication

des tueries arméniennes. Nous l'avons entendue en 1895-1896 et en 1909. Nous l'entendons encore en 1915. Mais de cette prétendue rébellion des Arméniens, jamais personne n'a donné la preuve par un seul fait. Au contraire, il y a preuves multiples et du caractère le plus convaincant, que l'explication mise en avant est inadmissible et que le grief est totalement dénué de fondement. Personnellement, j'ai eu des entretiens avec des missionnaires américains et des consuls de toutes nationalités, qui ont été témoins oculaires des massacres de 1895-1896, et j'ai reçu d'eux lettres et rapports.

A cette époque, comme conséquence d'un régime de persécutions et d'injustices intolérables, certaines organisations de jeunes gens, composées d'« exaltés », comme on dit en France, s'étaient formées en sociétés secrètes, à l'instar des organisations intérieures en Russie, et avaient créé une agitation, soit dans l'Empire Ottoman soit à l'étranger, pour obtenir un traitement plus équitable en faveur des Arméniens et des autres chrétiens. Plusieurs de ces « exaltés » ont sans doute plaidé et travaillé pour l'indépendance de l'Arménie. Mais cette propagande ne fut jamais accueillie par les cercles ecclésiastiques; elle n'eut pas de prise non plus sur la grande masse de la population arménienne de Turquie. A l'exception du vilayet de Van, les Arméniens ne forment nulle part la majorité de la population. Ils sont trop dispersés dans toute l'étendue de l'Em-

pire pour pouvoir entretenir sérieux espoir de gagner leur indépendance, comme les Grecs, les Bulgares, les Serbes et les Roumains l'acquirent dans la presqu'île balkanique (1).

Pendant les massacres de 1909, je me trouvais sur les lieux et j'ai examiné ces accusations. Je me suis convaincu (et j'ai pu convaincre un certain nombre de publicistes, parmi lesquels des Allemands) de l'inanité absolue des reproches lancés contre les Arméniens de Cilicie. Pas un Arménien sur cent n'avait à faire avec les so-

(1) Je n'entends nullement nier, par ce que je viens de dire, que les Arméniens cultivés, comme tous les autres peuples vivant sous le joug étranger, n'aient pas ardemment souhaité, dans leur sentiment le plus intime, de voir le jour où leurs aspirations nationales seraient satisfaites. Mais les Arméniens sont avant tout gens pratiques et ils n'ont pas cherché à réaliser ce qu'ils savent être impossible. Dans toutes les correspondances des Chancelleries des grandes Puissances, concernant le peuple arménien, et dans les archives de la Sublime Porte, il n'a jamais été question que d'obtenir des *Réformes qui assureraient aux Arméniens les seuls privilèges et les seules mesures de sécurité et de liberté auxquels ils ont droit de prétendre, comme sujets Ottomans.*

En 1913, les Puissances, y compris l'Allemagne, proposèrent au Gouvernement turc un plan de Réformes en Asie Mineure, qui fut accepté et décrété par la Turquie, mais qui n'aboutit pas. Jusqu'au moment où les terribles crimes des derniers mois ont été commis, les Arméniens n'avaient demandé que ces Réformes, et ils étaient tout heureux de les avoir obtenues du Gouvernement ottoman qui avait accepté de les mettre à exécution.

ciétés révolutionnaires. Les classes inférieures de la nation étaient beaucoup trop ignorantes pour que la propagande pût avoir la moindre prise sur elles. L'Eglise arménienne désavouait la folie de ceux qu'elle traitait de visionnaires. Les professeurs des écoles s'élevaient contre eux et écrivaient pour les combattre. Quant aux classes aisées, elles avaient franchement fait comprendre aux agitateurs que non seulement elles répugnaient à leur propagande, mais qu'elles étaient décidées à agir contre elle. Ainsi les Turcs n'avaient rien à craindre des révolutionnaires arméniens. Ils en étaient convaincus. Mieux encore, ils connaissaient exactement quels étaient ces exaltés. Le Gouvernement turc était le premier à savoir que ces propagandistes n'étaient pas à redouter. S'il les avait craints, il lui eût été bien facile de mettre, à toute heure, la main sur eux. En arrêter seulement trente ou quarante, c'eût été en finir avec tous les brouillons. Au lieu de cela, six mille personnes furent massacrées et la moitié de la ville fut brûlée. Et « la révolution arménienne » fut donnée pour excuse!

Le hideux déni de justice de la cour martiale après les horreurs d'Adana, fut comme la première preuve du déclin du nouveau Régime, la faillite évidente des belles promesses tant de fois données par les Jeunes-Turcs, que l'Empire ottoman allait être enfin reconstitué sur les principes de Liberté, d'Egalité et de Fraternité. Et depuis lors jusqu'à présent, tous les actes de ces « libé-

raux » ont démenti leur profession de foi. J'ai dit: hideux déni de justice, parce qu'aucun des éléments de l'Empire n'avait accueilli plus cordialement l'avènement du Régime constitutionnel, ni plus loyalement soutenu les Jeunes-Turcs que l'élément arménien. Son unique faute, si faute il y a, pendant les neuf premiers mois de l'ère constitutionnelle, fut de manifester ouvertement — et combien allègrement! — sa touchante confiance envers les hommes de Salonique. Il applaudit à la révolution parce qu'il la crut sincère. Il accorda partout au nouveau Régime son appui spontané et enthousiaste. Bref, il eut foi dans les Jeunes-Turcs jusqu'au jour où les Jeunes-Turcs se chargèrent eux-mêmes de le désabuser.

Après que les massacres eurent cessé sur un mot d'ordre de Stamboul, j'ai entendu un officier Jeune-Turc prendre la parole devant les survivants, dans la cour de la Mission américaine à Tarsous. Il leur déclara que tout danger était passé: le récent désastre n'était dû qu'à la contre-révolution d'Abdul-Hamid; désormais ils pouvaient être assurés que règnerait pour eux le Régime de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité. Il ajouta que les Jeunes-Turcs avaient souffert de la tyrannie tout autant que les Arméniens et qu'ils avaient partagé les mêmes infortunes. Avec une foi sublime — sublime bien que stupide, — la masse de la population arménienne crut, ce jour-là encore, à la sincérité du

parleur. Elle accepta l'explication du massacre et ne cessa de soutenir le Gouvernement.

Après les événements d'Adana, j'ai passé, pendant quatre ans, la plus grande partie de mon temps à Constantinople et j'étais constamment dans la société des chefs de la nation arménienne. Jamais je n'ai entendu un ecclésiastique arménien, ni un Arménien notable ou jouissant de quelque réputation, parler contre le Gouvernement ottoman. Je sais positivement qu'ils ne songeaient pas à travailler contre lui. Les Turcs eux-mêmes, — de cela j'ai toute certitude, — savaient qu'ils pouvaient compter sur le loyal appui et la coopération des Arméniens. Ils eurent la preuve évidente de ce loyalisme pendant la guerre avec l'Italie et les deux guerres des Balkans. Les Arméniens enrôlés dans l'armée turque combattirent bravement pour la commune Patrie, à côté de leurs frères musulmans. Ils versèrent leur sang pour la Turquie; et quand, aux heures de danger et d'humiliation, ils se trouvèrent aux côtés des autres sujets ottomans, personne ne put les soupçonner de souhaiter en secret le succès de l'ennemi. Ce qui ne fut pas le cas des Grecs de l'Empire.

Le Gouvernement est injuste lorsqu'il base ses griefs contre ses sujets arméniens sur le fait que beaucoup d'Arméniens combattent dans les armées russes. A la suite de la guerre de 1877, la Turquie fut obligée de céder à la Russie une partie de l'Arménie, y compris Etchmiadzine,

siège de S. S. le Catholicos. Les Arméniens de ces territoires et du Caucase sont donc, depuis près de quarante ans, régis par les lois russes et se trouvent naturellement comme sujets russes dans les armées du Tsar qui combattent contre la Turquie.

En donnant la présence d'Arméniens dans les armées russes comme une raison de douter de la loyauté des Arméniens de Turquie, les Turcs et les Allemands leurs apologistes, ont voulu profiter de la connaissance imparfaite que l'on a généralement en Europe et en Amérique, de l'histoire et de la géographie des régions d'au-delà de Van. La formation de corps de volontaires arméniens dans les troupes alliées et l'appui ouvertement accordé à la cause des Alliés par les colonies arméniennes de France et d'Angleterre, ont été regrettables. Individuellement, ceux qui ont quitté la Turquie ont le droit de faire ce qu'ils croient bon, mais pour les colonies comme telles, il eût été préférable, — et il l'est maintenant encore, — de se tenir tranquilles. En effet, quelque mal fondé que soit l'argument, les Turcs et les Allemands se sont servis des manifestations des petites colonies arméniennes à l'étranger pour présenter celles-ci comme reflétant l'esprit et les intentions des Arméniens de Turquie; ils ont ainsi réussi à jeter la confusion dans l'esprit de plusieurs pays neutres, et à dénaturer les faits réels de la situation arménienne.

Si les Arméniens, au cours des présents mas-

sacres et des déportations forcées, ont, en quelques points, comme à Adana en 1909, défendu les armes à la main leurs foyers et les êtres qui leur étaient chers, ils ne l'ont fait qu'après que le Gouvernement ottoman les eût abandonnés, et seulement quand ils eurent conviction que leur extermination était décidée. Et même dans ce cas, comme à Adana, lorsqu'ils reçurent des Gouverneurs l'assurance qu'ils seraient protégés par le Gouvernement de Constantinople contre le fanatisme musulman local, ils reprirent confiance encore. Dans tous les cas de cette nature, — et je demande de nouveau qu'il me soit permis de rappeler à mes lecteurs que j'ai des témoignages authentiques de témoins oculaires, — leur bonne foi fut trahie. Les fonctionnaires du Gouvernement ottoman violèrent leur parole et égorgèrent les Arméniens lorsque ceux-ci, sur promesses formelles, eurent déposé les armes.

A la seule exception de Van, il n'y a pas eu une seule localité où les Turcs pussent avoir le moindre sujet de soupçonner que les tentatives locales des Arméniens de défendre leurs femmes et leurs enfants, étaient faites de connivence avec l'ennemi. *Et Van n'a été, en Asie Mineure, qu'un des trente centres de massacres et de déportation!*

Si le Gouvernement Ottoman peut citer des faits pour établir que les Arméniens de Turquie complotaient contre la sécurité de l'Empire, qu'il les apporte! Le monde verra.

III

LA CONSERVATION DE L'ÉLÉMENT ARMÉNIEN EST ABSOLUMENT INDISPENSABLE AU BIEN-ÊTRE ET A LA PROSPÉRITÉ DE L'EMPIRE OTTOMAN.

IL A ÉTÉ PROUVÉ, AU COURS DES SIÈCLES, QUE LES CHRÉTIENS ET LES MUSULMANS PEUVENT VIVRE EN PAIX ET EN AMITIÉ DANS CETTE TURQUIE QUI EST LEUR PATRIE COMMUNE.

On hésite, en principe, à donner des conseils ou à faire des remontrances à une nation belligérante sur ses propres intérêts.

Dans une lutte de vie et de mort telle que cette guerre est devenue, il serait naturel de supposer qu'une nation et ses gouvernants sont les meilleurs juges de ce qui leur est avantageux. Un conseil de source étrangère risque de paraître intéressé. Et toute protestation, si même elle n'implique pas une impertinence, ne trahit-elle pas l'impuissance de son auteur? Toutefois, dans l'Empire ottoman, les conditions sont toutes dif-

férentes de ce qu'elles sont ailleurs en Europe. Il n'y a pas un nombre suffisant d'hommes cultivés parmi les éléments non chrétiens pour former et guider l'opinion publique. Conséquence: il n'y a pas d'opinion publique; le pouvoir a toujours été entre les mains d'un cercle étroit et corrompu, et la nation ottomane ne s'est pas développée dans des institutions populaires, de manière à pouvoir se gouverner elle-même, comme les autres nations de l'Europe.

Le nouveau Régime fut salué avec joie au dehors, et non moins joyeusement dans l'Empire par les éléments non musulmans. La Constitution de 1908 apparaissait comme une aurore: sans distinction de races ou de religions, tous les éléments allaient, semblait-il, commencer de réagir contre l'absolutisme d'Yildiz-Kiosk, également nuisible et même oppressif, en pratique, pour toutes les nationalités soumises à sa tyrannie.

On ne tarda pas à voir cependant que liberté, égalité et fraternité n'entraient pour rien dans la conception que les Jeunes-Turcs avaient, un Etat constitutionnel. C'était tout simplement une clique qui en remplaçait une autre. Il y avait bien des Jeunes-Turcs honnêtes, sincères, mûs par des motifs au-dessus de tout soupçon et qui pensaient ce qu'ils disaient. Mais ils étaient si peu nombreux qu'ils ne purent l'emporter sur la masse personnifiée au sein du Comité *Union et Progrès*, par des hommes tels que Talaat, Enver,

Djavid, Djémal, Haïri, Ahmed-Riza, Dr. Nazim, Hadji Adil, Bédri et Hussein-Djahid. La population musulmane de Turquie étant profondément ignorante, les quelques rares esprits sincères ne pouvaient compter sur elle pour soutenir les principes constitutionnels. La population chrétienne, au contraire, bien plus cultivée et ayant beaucoup plus de raisons d'apprécier le régime nouvellement proclamé, constituait l'élément solide où pouvait s'appuyer une Turquie politiquement régénérée. *C'est pour ce seul motif que l'élément arménien devint immédiatement une cause de danger pour la bande qui remplaçait Abdul-Hamid.*

Ces « *Jeunes-Turcs* » se tournèrent contre les Arméniens — exactement comme l'avait fait Abdul-Hamid, — pour les empêcher d'apporter leur part d'activité dans la régénération de la Turquie. Et cette Constitution, que la malheureuse nation avait saluée comme l'aurore de son émancipation politique, devint presque immédiatement et *inévitavelmente* pour elle, une cause de mort.

Il n'est nul besoin d'une étude approfondie, il suffit de lire l'histoire de l'Empire ottoman depuis l'époque où la Grande Bretagne et la France sauvèrent les Turcs par la guerre de Crimée, pour se convaincre que du jour où la question des « Réformes » fut introduite par les Puissances dans leurs rapports avec la Sublime Porte, les Arméniens ont été, à leur insu, les victimes

des progrès de la civilisation en Orient. Le Congrès de Berlin reconnut pleinement ce fait. La politique transcaucasienne de la Russie et la politique de toutes les grandes Puissances dans les Balkans ont amené le premier réveil, comme elles ont été, depuis, le plus fort stimulant du fanatisme des Musulmans de Turquie contre les Arméniens. Avant le jour où la *Question d'Orient* devint aiguë, avions-nous eu de grands massacres en Arménie?

Et cependant l'Europe chrétienne n'a jamais fait effort pour sauver cette race infortunée des conséquences de ses propres démêlés avec les Turcs.

Les Arméniens ont certes toujours souffert, de par leur seule situation sociale et politique, sous la domination musulmane. Ils ont pourtant vécu pendant des siècles, comme sujets ottomans, dans une sécurité relative et même dans des conditions de prospérité. Les relations personnelles entre Turcs et Arméniens n'étaient nullement mauvaises. J'eus l'occasion de le constater en divers points de la Turquie. Les Turcs ne sont pas, comme les Arabes, un peuple fanatique de nature. La persécution et les massacres d'Arméniens ne sont pas une très vieille question de luttes religieuses, comme Européens et Américains, en général, se le sont figuré par erreur. Encore moins ces atrocités ont-elles pour motif le fait que les Arméniens seraient des prêteurs d'argent, pressurant à l'excès les pauvres Turcs

simples d'esprit, comme l'ont trop souvent avancé ceux qui ont eu l'audace de vouloir expliquer et excuser le forfait.

La réfutation de la première de ces croyances répandues dans le public, est que les grands massacres n'ont eu lieu que depuis un quart de siècle, tandis qu'Arméniens et Turcs ont vécu côte à côte en Asie Mineure depuis près de sept siècles.

La réfutation de la seconde est que les tueries n'ont pas été le privilège des plus grandes villes, où se trouvent en grand nombre les Arméniens aisés, mais se sont toujours produites exactement de la même façon, exactement avec la même intensité, dans des centres où les Arméniens étaient à la fois très ignorants et très pauvres.

Il n'y a rien de plus absurde, il n'y a rien de plus contraire à la nature et à l'histoire que de vouloir résoudre la question arménienne par une émigration *en masse* vers l'Amérique ou vers quelque autre pays. Les Arméniens sont un élément indigène dans la Turquie d'Asie. Leur émigration en masse pourrait sauver la vie de plusieurs centaines, de milliers d'individus. Mais elle briserait les cœurs de la plupart de ceux qui seraient ainsi sauvés; elle consommerait la ruine des Arméniens, comme race et comme nation, aussi sûrement qu'une extermination sanglante poursuivie jusqu'au bout.

Qu'a fait la race arménienne pour être sup-

primée, pour disparaître? Et « le droit de terre » n'est-il pas aussi fort que « le droit de père », surtout en ces terres où le soleil a tant d'éclat?

La conservation de l'élément arménien en Asie Mineure est indispensable au bien-être et à la prospérité des Turcs eux-mêmes. Politiquement aussi bien qu'économiquement, il est impossible pour les Turcs d'exister comme nation indépendante et, dans une certaine mesure, comme nation se suffisant à elle-même, sans l'aide des Arméniens. Les massacres arméniens illustrent le vieux conte où l'homme imbécile tue sa poule aux œufs d'or. Dans leur pitoyable ignorance, dans leur frénésie de luxure sanguinaire, les Turcs attaquent et détruisent ceux-là mêmes dont l'existence est infiniment précieuse à leur propre communauté, indispensable à leur vie nationale. Voyagez où vous voudrez à travers la Turquie et d'un bout à l'autre du grand Empire: vous n'y trouverez aucun centre prospère sans Arméniens. Tout le long des rivages de la mer, les Grecs jouent un rôle important dans la vie économique de la Turquie. Mais dans l'intérieur, les Arméniens sont pour les Turcs l'élément vital, *sine qua non*.

Des Arméniens en Turquie, on aurait pu dire sans crainte d'être contredit, avant les terribles événements des derniers six mois, qu'ils ne se trouvaient nulle part numériquement assez forts pour mettre en péril l'indépendance politique de l'Empire ottoman; mais que partout ils étaient

en nombre suffisant pour garantir l'indépendance économique du pays.

Les Turcs intelligents et patriotes se rendent certainement compte que la tentative d'exterminer les Arméniens ou de bannir de l'Asie Mineure ce qui en reste, est un coup mortel porté à l'indépendance turque, au point de vue politique aussi bien qu'économique. L'extermination des Arméniens est bien dans l'intérêt d'une certaine nation, — mais cette nation n'est pas la Turquie!

IV

LE GOUVERNEMENT ALLEMAND POUVAIT EMPÊCHER L'ŒUVRE D'EXTERMINATION. IL A PRÉFÉRÉ NE PAS INTERVENIR. IL Y A MÊME DE SÉRIEUSES RAISONS DE CROIRE QUE LE GOUVERNEMENT ALLEMAND A BIEN ACCUEILLI, SINON ENCOURAGÉ, LA DISPARITION DES ARMÉNIENS D'ASIE MINEURE, POUR L'EXTENSION DE SES PROJETS POLITIQUES ET COMMERCIAUX DANS L'EMPIRE OTTOMAN.

Une Allemande patriote écrivait de Marache, le 4 juin, au journal « *Sonnenaufgang* », organe du *Deutscher Hilfsbund für christliches Liebeswerk im Orient* : « Oh ! si nous pouvions écrire tout ce que nous voyons ! ». Les missionnaires allemands d'Asie Mineure n'ont pas été moins remplis d'horreur, de sympathie et d'indignation que les missionnaires des autres nations. Et je n'en doute pas un instant : des millions d'Allemands feraient librement entendre aujourd'hui leurs protestations au Gouvernement

de Berlin contre l'extermination de la nation arménienne, s'ils pouvaient connaître la vérité; ils lui demanderaient, au nom de Dieu, de faire tout au monde pour empêcher que l'Allemagne ne soit stigmatisée dans l'Histoire comme complice des crimes épouvantables qui se commettent dans l'Empire turc.

Il a été démontré qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y a aujourd'hui encore aucune raison de fanatisme musulman contre la race arménienne. Jamais les Turcs, de leur propre initiative, sans l'instigation ou l'ordre direct du Gouvernement, et sans l'aide de la force militaire et de la gendarmerie, n'ont massacré des Arméniens. Donc, puisque cette tentative d'extermination, exécutée à même date sur tous les points de l'Asie Mineure révèle un plan systématique, organisé et réglé à Constantinople, nous devons en faire remonter la responsabilité jusqu'aux fonctionnaires du Gouvernement central. Les massacres et les déportations des Arméniens, prémédités, minutieusement élaborés, poursuivis sans interruption d'avril à octobre 1915, doivent avoir été conçus par quelqu'un, ordonnés par quelqu'un et perpétrés pour quelque fin.

Conçus par qui? par qui ordonnés? Perpétrés pour quelle fin?

La conception n'en est pas nouvelle. Il a été expliqué plus haut que les Arméniens s'attirèrent la méfiance et la haine des Jeunes-Turcs, parce qu'ils avaient pris ces mêmes Jeunes-

Tures au sérieux, parce qu'ils avaient cru que la Constitution serait une vraie Constitution. Les massacres d'Adana furent, contre les Arméniens, le premier effort de ceux qui avaient hérité de la politique et des procédés d'Abdul-Hamid, en même temps qu'ils avaient usurpé son pouvoir.

J'ai entendu, à cette époque, plus d'un Jeune Turc des plus en vue, approuver de tout cœur « le bon mot », alors en circulation: « *Le seul moyen de se débarrasser de la question arménienne, c'est de se débarrasser des Arméniens.* » Achever l'œuvre commencée à Adana a été l'idéal politique pendant six ans. L'occasion de le réaliser se présenta. Elle fut immédiatement saisie.

A l'heure où commençait l'attaque des Dardanelles par les Alliés, il était de notoriété publique à Constantinople que l'édit de mort de la race arménienne, depuis longtemps signé et tenu en réserve dans les casiers de la Sublime-Porte et du Séraskérat, allait en être tiré et mis à exécution. Est-il possible de croire que l'Ambassade d'Allemagne ne savait rien? que Talaat Bey donna les ordres sans avoir pris langue avec le Baron von Wangenheim? Est-il possible que le Gouvernement Allemand à Berlin ait tout ignoré, même si son représentant à Constantinople ne prit pas soin de l'informer?

Voici les faits:

L'extermination d'un million et demi d'innocents, sujets chrétiens mais sujets loyaux du

Sultan de Turquie, fut décidée et ordonnée à Constantinople.

A Constantinople, le seul homme dont la parole, appuyée par son Gouvernement, eût pu empêcher pareil ordre était l'Ambassadeur d'Allemagne.

Même si l'Ambassadeur allemand n'a pas eu connaissance du plan officiel dans les première ou deuxième semaines, il avait encore possibilité d'user de l'influence de l'Allemagne pour faire cesser l'œuvre abominable, le crime le plus noir de l'Histoire moderne, *bien avant qu'il fût trop tard.*

Puisque l'Allemagne refusa d'intervenir avant l'extermination commencée, n'est-elle pas complice du meurtre par la faim et la soif, par l'épuisement, par le bâton, par le viol, de près d'un million d'êtres humains qui n'avaient d'autre tort que de gêner ses plans, et qui ne se trouvèrent faibles, désarmés et bons à tuer que parce qu'ils étaient chrétiens?

Puisque l'Allemagne a persisté dans son refus d'intervenir au cours de l'extermination, n'est-elle pas *particeps criminis*?

A Constantinople, l'Ambassadeur von Wangenheim déclarait à l'Ambassadeur des Etats-Unis, M. Morgenthau, l'impossibilité pour l'Allemagne d'intervenir, sur la demande de l'Amérique, dans les affaires intérieures de la Turquie.

Et à Washington, l'Ambassadeur d'Allemagne, M. Bernsdorf, n'avait pas langage plus franc: il

avait d'abord commencé, pour calmer la pénible impression produite par les récits des journaux sur le public américain, par nier le fait des massacres; puis, lorsqu'il fut vraiment impossible de persister dans les dénégations, il affirma que tout ce qui venait de se passer en Turquie, n'était que la très légitime suppression d'Arméniens rebelles.

Or, dans une très grande ville d'Anatolie, un missionnaire américain, homme que je connais personnellement, et dont la parole ne saurait être mise en doute, a vu de ses yeux un officier allemand diriger le feu de l'artillerie turque sur une inoffensive population civile arménienne.

Et, dans deux autres centres au moins, les Consuls allemands ont pris la défense de la politique ottomane de massacres et de déportations.

Pour quiconque se place, au point de vue moral, sur le vaste champ des responsabilités qui s'imposaient inéluctablement aux Allemands comme « gardiens de leurs frères », ceux-ci restent condamnés puisque, seuls de toutes les nations européennes, ils avaient et ils ont encore pouvoir d'empêcher le crime. Après que leurs écrivains ont été si empressés à vanter la race arménienne, à louer ses vertus et les services rendus par elle à la civilisation, il leur sera malaisé de justifier, à la satisfaction de la postérité, l'inertie des dirigeants de Berlin devant les massacres.

N'avoir rien fait, avoir même positivement re-

fusé de rien faire pour le salut de la nation arménienne quand seuls ils pouvaient agir, voilà donc pour le futur procès des Allemands, le premier chef d'accusation. Il est grave. Le second grief est sinistre.

Quel est le but caché qu'on veut atteindre par la destruction de ces Arméniens? Impossible de ne point se poser à soi-même la question. Mais alors pleine lumière se fait, et il en jaillit contre le Gouvernement allemand, contre le peuple allemand, la plus écrasante accusation. *Les Allemands, et les Allemands seuls, sont appelés à bénéficier de l'extermination du peuple arménien.*

J'ai fait ressortir précédemment que les Arméniens sont le facteur essentiel et la sûre garantie de l'indépendance économique et politique des Turcs en Asie Mineure. Par là même ils sont pierre d'achoppement aux visées dominatrices de l'Allemagne. Elevés en grande partie dans les écoles françaises et américaines, ils parlent français et anglais. En relations commerciales avec l'Europe Occidentale et avec l'Amérique, et principalement avec l'Angleterre, ils font naturellement échec aux commis-voyageurs allemands. De même, parce qu'à l'intérieur de l'Asie Mineure ils forment seuls l'élément agricole au point de pouvoir résister victorieusement à la pénétration des colons européens, ils se trouvent encore, à leur insu, barrer la route à la germanisation projetée de toute l'Anatolie. Si, après les massacres de 1895-1896, le Kaiser Guillaume II a fraternisé

bruyamment avec Abdul-Hamid, il est clair que ce n'était pas seulement en vue de son chemin de fer de Bagdad, mais en vue de tout ce qui se rattache à ce chemin de fer de Bagdad.

Je n'ai pas le moindre désir d'être injuste envers aucun Allemand en particulier, ni de faire aux Allemands, en général, aucun procès de tendance nationale. Il faut pourtant admettre que les nations éclairées sont, au moins jusqu'à certain point, responsables des actes de leurs gouvernements. Les Allemands ont ainsi assumé le poids de bien des méfaits durant cette guerre. Peut-être se laveront-ils plus tard de quelques imputations; ils peuvent espérer qu'une fois les passions éteintes, les diverses faces des événements seront mieux connues. Mais quel espoir de réhabilitation peuvent-ils garder quand le monde entier les accuse d'avoir permis l'anéantissement des Arméniens, crime dont, à l'évidence, ils étaient seuls à pouvoir tirer profit!

Et maintenant, pour conclure, qu'il me soit permis de poser franchement cette autre question: les nations neutres ont-elles une part de responsabilité dans les malheurs des Arméniens?

Pour les Puissances neutres, en général, la réponse varie selon qu'elles admettent ou non que l'influence et l'action d'une nation doivent absolument se restreindre à ses propres affaires. Cel-

les qui donnent à leur propre conscience et à Dieu la réponse de Caïn, disent franchement: « Non, nous ne sommes pas les gardiens de nos frères. Nous avons assez à faire à veiller sur nous-mêmes. » Mais si pareille neutralité avait guidé les conseils des nations dans les vingt derniers siècles, y aurait-il une civilisation chrétienne? L'Histoire pourrait-elle enregistrer un seul acte altruiste au crédit d'aucun peuple? L'esclavage aurait-il été jamais aboli?

A l'opposé de cet égoïsme, il y a ceux qui croient que l'homme ne vit pas seulement de pain, ou seulement pour lui-même; qui soutiennent que les nations comme les individus, ont des responsabilités les unes envers les autres, lorsque surtout ces autres sont faibles et opprimées.

Laissons résolument de côté l'argument de la morale transcendante, argument abstrait et mystique, auquel beaucoup ne savent opposer que haussements d'épaules et sourires. Entrons dans les raisons concrètes des droits et des devoirs qu'ont particulièrement deux nations dans ces terribles affaires arméniennes. Parmi les spectateurs neutres et passifs et qui sont restés muets, tandis que s'écrivait la page la plus sombre de l'Histoire moderne, les Américains et les Suisses ne devraient pas oublier que leur argent et leurs représentants ont travaillé, pendant deux générations en Turquie, à élever les Arméniens. Avec les Français, les Anglais, les Allemands et les

Italiens, les Américains et les Suisses ont aidé au réveil de l'esprit national de la race arménienne. Ils ont infusé une vie nouvelle à l'Eglise arménienne. Ils ont fait des recherches dans l'histoire de l'Arménie, et ils ont fait connaître à l'univers le résultat de ces recherches. Ils ont enseigné aux Arméniens les langues européennes. Bref, à cette nation devenue ignorante et arriérée parce qu'elle était séparée de l'Europe, ils ont insufflé l'esprit de la civilisation occidentale.

Ne cherchaient-ils donc que des victimes à parer pour le sacrifice? N'ont-ils affiné leurs disciples que pour la boucherie?

Ne dites pas non. Car le résultat final de tant d'efforts, c'est ce lamentable exode des arméniens arrachés de leurs foyers et menés, sous le fouet turc, jusqu'à la vallée de l'Euphrate,... devenue maintenant la vallée de la mort.

Pensons-y fortement.

Et puis, pour l'amour de Dieu, agissons.

SOURCES.

I. — Rapport du Comité américain sur les Atrocités arméniennes. New-York, octobre 1915.

Ce rapport contient trente-cinq extraits de déclarations de témoins oculaires, se rapportant aux événements du 27 avril au 3 août 1915, dans toutes les parties de l'Asie Mineure. Trente-cinq représentants américains (y compris l'honorable Oscar S. Strauss, deux fois Ambassadeur en Turquie; le Cardinal James Gibbons; Rabbi Stephen S. Wise et le dernier Président, Charles Elliot, de l'Université de Harvard) ont signé ce rapport; on y constate que chaque témoignage a été soigneusement et minutieusement contrôlé, et que toutes les sources auxquelles il a été puisé sont incontestables, en raison de la véracité, de l'intégrité et de l'autorité des informateurs.

II. — Compte-Rendu Officiel des Débats Parlementaires de la Chambre des Lords, du mer-

credi 6 octobre 1915. Londres, Débats Parlementaires, Chambre des Lords. Volume XIX, 67.

Interpellation du Comte de Cromer; discours du Vicomte Bryce et commentaires du Marquis de Crewe.

III. — Discours officiel de Lord Bryce sur les Atrocités arméniennes.

Révisé et développé, ce discours est reproduit dans *The Murder of a Nation*, par Arnold J. Toynbee. Londres, Novembre 1915.

IV. — Lettres de Missionnaires allemands au *Journal Sonnenaufgang*, publiées par le *Deutscher Hilfsbund für christliches Liebeswerk im Orient*.

V. — Récit de Dikran Andreasian, traduit par R. Stephen Trowbridge et publiée par *The Star of the East* ». Londres, novembre 1915.

VI. — Déclarations de témoins oculaires, publiées par *Le Temps*, Paris, 15 septembre; *Le Courrier du Centre*, Limoges, 15 septembre; *Le Télégramme* de Boulogne-sur-Mer, 17 septembre; la *Tribune de Genève*, 13 et 24 octobre; la *Gazette de Lausanne*, 24 octobre; l'*Evening Post* de New-York, 18 octobre; Résumés et articles de fond dans le *Manchester Guardian*, 16 août et 26 octobre; *Paris-Midi*,

17 octobre; toutes ces dates sont naturellement de 1915.

VII. — Lettres circulaires de diverses dates, du 6 juillet au 22 octobre 1915, envoyées par l'*American Board of Commissioners for Foreign Missions*, de Boston (Mass.) et signées par James L. Barton.

VIII. — Nombre de lettres personnelles non encore publiées. Pour des motifs que l'on comprendra, je ne puis donner les noms des signataires, ni les lieux de provenance.

IX. — Conversations personnelles avec des personnes d'intégrité et d'autorité irrécusables, qui sont revenues de Constantinople et d'Asie Mineure du 15 septembre au 20 novembre. Les noms ne peuvent être divulgués en ce moment.

HENRI DURVILLE, imprimeur,
23, rue Saint-Merri, Paris.

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS, 5-7, rue des Beaux-Arts — rue des Glacis, 18, NANCY

PAGES D'HISTOIRE — 1914-1915

Série de volumes in-12 (81 volumes parus)

LES LIVRES DIPLOMATIQUES

LE LIVRE JAUNE FRANÇAIS (17 mars 1913-4 septembre 1914).	90 c.
LE LIVRE GRIS BELGE (24 juillet-29 août 1914).	60 c.
LE LIVRE ORANGE RUSSE (10/23 juillet-24 juillet/6 août 1914).	60 c.
LE SECOND LIVRE ORANGE RUSSE (19 juillet/1 ^{er} août-19 octobre/1 ^{er} novembre 1914).	60 c.
LE LIVRE BLEU ANGLAIS (23 juillet-4 août 1914).	60 c.
Documents complémentaires (20 juillet-1 ^{er} septembre 1914).	60 c.
LE SECOND LIVRE BLEU ANGLAIS (Turquie, 3 août-4 nov. 1914).	90 c.
LE LIVRE BLEU SERBE (16 29 juin-3 16 août 1914).	60 c.
LE LIVRE VERT ITALIEN (9 décembre 1914-4 mai 1915).	90 c.
LE LIVRE BLANC ALLEMAND (24 juillet-2 août 1914).	60 c.
Complément. (Sous presse.)	
LE LIVRE ROUGE AUSTRO-HONGROIS (29 juin-24 août 1914).	90 c.

LES NEUTRES ET LA GUERRE

VOIX AMÉRICAINES SUR LA GUERRE DE 1914-1915. Articles traduits ou analysés par S. R., membre de plusieurs sociétés savantes. Volumes I, II et III, chacun à	60 c.
LA SUISSE ET LA GUERRE.	60 c.
LES DESSOUS ÉCONOMIQUES DE LA GUERRE, par Christian CORNÉLISSEN, économiste hollandais. Préface de Charles ANDLER, professeur à la Sorbonne.	60 c.
LES ALLEMANDS EN BELGIQUE (LOUVAIN ET AERSCHOT). Notes d'un témoin hollandais, par L.-H. GRONDIJS, ancien professeur à l'Institut technique de Dordrecht, 1915.	60 c.
VOIX ESPAGNOLES. Préface par Gomez CARRILLO.	60 c.
L'ALLEMAGNE ET LA GUERRE, par Emile BOUTROUX, de l'Académie Française.	40 c.
LA FOLIE ALLEMANDE. Documents allemands, par Paul VERRIER, chargé de cours à la Sorbonne.	30 c.
LA HAINE ALLEMANDE (Contre les Français), par P. VERRIER.	40 c.
PAROLES ALLEMANDES. Préface de l'abbé E. WETTERLÉ, ancien député d'Alsace au Reichstag.	90 c.
LA GUERRE ET LES MONUMENTS. Cathédrale de Reims, Ypres, Louvain, Arras, par Lucien MAGNE, inspecteur général des monuments historiques. Avec 32 illustrations.	1 fr.
LES ORIGINES HISTORIQUES DE LA GUERRE, par Gabriel ARNOULT, docteur en droit. Avec 4 cartes.	40 c.
LES CAMPAGNES DE 1914, par CHAMPAUBERT. Avec 23 cartes.	60 c.
CHRONOLOGIE DE LA GUERRE (31 juillet 1914-30 juin 1915), par S. R. 2 volumes.	1 fr.
L'ANNIVERSAIRE DE LA DÉCLARATION DE GUERRE (4 août 1914-4 août 1915). Préface de M. H. WELSCHINGER, de l'Institut.	60 c.
L'ŒUVRE DE LA FRANCE. Articles traduits du journal <i>The Times</i> (juillet 1915).	40 c.
VOIX ITALIENNES SUR LA GUERRE DE 1914-1915.	60 c.

PAGES D'HISTOIRE — 1914-1915

Série de volumes in-12 (81 volumes parus)

LES LIVRES DIPLOMATIQUES

LE LIVRE JAUNE FRANÇAIS (17 mars 1913-4 septembre 1914).	90 c.
LE LIVRE GRIS BELGE (25 juillet-29 août 1914).	60 c.
LE LIVRE ORANGE RUSSE (10/23 juillet-24 juillet/6 août 1914).	60 c.
LE SECOND LIVRE ORANGE RUSSE (19 juillet/1 ^{er} août-19 octobre/1 ^{er} novembre 1914).	60 c.
LE LIVRE BLEU ANGLAIS (23 juillet-4 août 1914).	60 c.
Documents complémentaires (20 juillet-1 ^{er} septembre 1914).	60 c.
LE SECOND LIVRE BLEU ANGLAIS (Turquie, 3 août-4 nov. 1914).	90 c.
LE LIVRE BLEU SERBE (16 29 juin-3 16 août 1914).	60 c.
LE LIVRE VERT ITALIEN (9 décembre 1914-4 mai 1915).	90 c.
LE LIVRE BLANC ALLEMAND (24 juillet-2 août 1914).	60 c.
Complément. (Sous presse.)	
LE LIVRE ROUGE AUSTRO-HONGROIS (29 juin-24 août 1914).	90 c.

LES NEUTRES ET LA GUERRE

VOIX AMÉRICAINES SUR LA GUERRE DE 1914-1915. Articles traduits ou analysés par S. R., membre de plusieurs sociétés savantes. Volumes I, II et III, chacun à	60 c.
LA SUISSE ET LA GUERRE.	60 c.
LES DESSOUS ÉCONOMIQUES DE LA GUERRE, par Christian CONÉLISSEN, économiste hollandais. Préface de Charles ANDLER, professeur à la Sorbonne.	60 c.
LES ALLEMANDS EN BELGIQUE (LOUVAIN ET AERSCHOT). Notes d'un témoin hollandais, par L.-H. GRONDIJS, ancien professeur à l'Institut technique de Dordrecht, 1915.	60 c.
VOIX ESPAGNOLES. Préface par Gomez CARRILLO.	60 c.
L'ALLEMAGNE ET LA GUERRE, par Emile BOUTROUX, de l'Académie Française.	40 c.
LA FOLIE ALLEMANDE. Documents allemands, par Paul VERRIER, chargé de cours à la Sorbonne.	30 c.
LA HAINE ALLEMANDE (Contre les Français), par P. VERRIER.	40 c.
PAROLES ALLEMANDES. Préface de l'abbé E. WETTERLÉ, ancien député d'Alsace au Reichstag.	90 c.
LA GUERRE ET LES MONUMENTS. Cathédrale de Reims, Ypres, Londain, Arras, par Lucien MAGNE, inspecteur général des monuments historiques. Avec 32 illustrations.	1 fr.
LES ORIGINES HISTORIQUES DE LA GUERRE, par Gabriel ARNOULT, docteur en droit. Avec 4 cartes.	40 c.
LES CAMPAGNES DE 1914, par CHAMPAUBERT. Avec 23 cartes.	60 c.
CHRONOLOGIE DE LA GUERRE (31 juillet 1914-30 juin 1915), par S. R. 2 volumes.	1 fr.
L'ANNIVERSAIRE DE LA DÉCLARATION DE GUERRE (4 août 1914-4 août 1915). Préface de M. H. WELSCHINGER, de l'Institut.	60 c.
L'ŒUVRE DE LA FRANCE. Articles traduits du journal <i>The Times</i> (juillet 1915).	40 c.
VOIX ITALIENNES SUR LA GUERRE DE 1914-1915.	60 c.